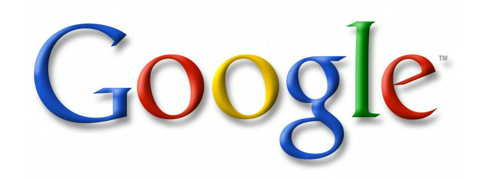


❧ LES SONNETS

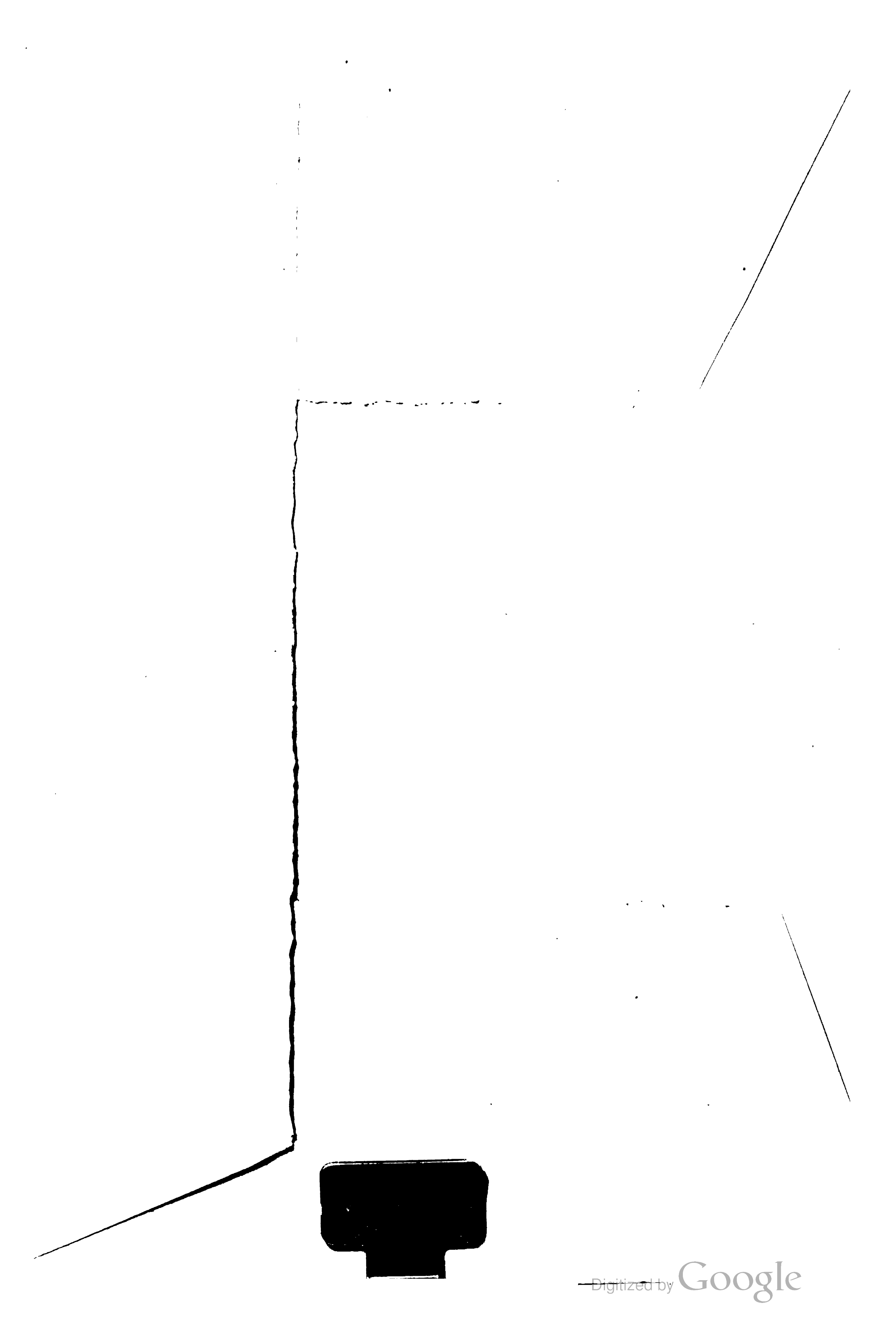
DE PIERRE DE NOLHAC

NOVVELLEMENT RECVEILLIS

POVR QVELQVES

LETTRÉS





SONNETS

LES SONNETS
DE PIERRE DE NOLHAC

nouvellement recueillis
pour quelques
lettrés



À PARIS
CHEZ LE LIBRAIRE FLOURY

MDCCCCVII

À Érasme.

Ô mon vieux maître Érasme, incomparable ami!
Je me plais aux leçons que ton bon sens distille
Et je goûte, aux combats de ta verve subtile,
Ton latin généreux sur la page endormi.

Contre toi l'hypocrite & le sot ont frémi,
Et, tandis qu'à ton seuil grondait leur foule hostile,
Ta plume fut une arme, ô Maître, & ce beau style
A laissé sa blessure au flanc de l'ennemi.

Tu quittais à regret tes livres & tes Muses;
Mais, flagellant le vice & démasquant les ruses,
Ton ironique fouet souvent siffla dans l'air.

Si j'ai bien pénétré dans ton âme profonde,
Enseigne-moi le franc parler & le mot clair,
Et le mépris des fous qui gouvernent le Monde.

Béatrice.

Ond' è beato chi prima la vide.

Si la Béatrice incertaine,
Qui venait des fleurs à la main,
S'est assise sur ton chemin,
Fût-ce un jour, fût-ce une heure à peine;

Si tu respiras son haleine
Faite de rose & de jasmin,
Tu peux mourir le lendemain
Et sans regret : ton âme est pleine.

La joie humaine & la douleur
N'ont plus rien à dire à ton cœur.
D'autres chercheront les ivresses

Et les souffrances que contient
L'abîme profond des tendresses;
Le tien sait tout : il se souvient.

En lisant la Vita Nova.

Roi des poètes, Dante, & l'unique Poète,
Reçois parmi tes fils, à ton seuil adoré,
Le plus humble de tous & le plus ignoré;
Accueille auprès du tien mon cœur & sa requête.

Laiſſe-moi répéter d'une lèvre discrète
Le divin chant de rêve à demi murmuré;
Lève pour moi les plis de ce voile sacré :
L'âme des purs se mire en ton âme secrète.

Avec ceux qui t'ont pris pour maître de l'Amour,
Disciple émerveillé je t'arrive à mon tour;
J'ai baigné mon eſprit aux flots de ton rivage,

J'ai rafraîchi mon sang dans cette onde qui fuit
Comme un grand fleuve obscur qu'on traverse à la nage
Vers des bords incertains & perdus dans la nuit.

Pétrarque & la Gloire.

Celui-là qui vécut au désert de Vaucluse
Et conduisit la Gloire en ces âpres ravins,
Ne fut pas seulement le rimeur aux pleurs vains
Qui gémit de son mal, le caresse ou l'accuse.

Moins soumis à l'Amour que fidèle à la Muse,
Il brûlait de répondre à ses appels divins :
Rome, Rome éternelle & ses beaux écrivains
Habitaient en son âme inquiète & recluse.

Car l'orgueil l'avait pris de survivre comme eux,
De mettre un nom toscan parmi les noms fameux
Que l'honneur à jamais du vert laurier décore;

Et depuis que son geste a montré les sommets,
Le rêve de Pétrarque est en nous désormais
Et le même laurier tente nos fronts encore.

Sur un Portrait de Pétrarque.

Maître, sur le feuillet jauni de parchemin
J'ai reconnu les traits de ton calme visage,
Tels qu'un jour, à Padoue, un peintre, en ton vieux âge,
Se plut à les tracer d'une rustique main.

De ta docte maison aima-t-il le chemin ?
Connut-il le secret du poète & du sage ?
Ou bien, artiste obscur, fixa-t-il au passage
La grave majesté de ton profil romain ?

Je ne sais. Mais l'ennui dont ta grande âme est pleine
Ride ton front serré sous la cape de laine;
Le regret d'une femme a fait tristes tes yeux;

Et tu sembles songer à la pure lumière
De son regard, étoile éteinte dans tes cieux,
Car la méchante Mort l'a prise la première.

Ghiberti.

Lorenzo Ghiberti, le pétrisseur de cire,
Pour l'œuvre de Saint-Jean & d'Or San Michele
Fait comme ses anciens, d'un doigt non moins zélé;
De chrétiens bas-reliefs que le Saint Livre inspire.

Pourtant, quoique pieux, un autre soin l'attire :
Un profane désir dans ses travaux mêlé
Sur le bronze amoureux noblement modelé
Répand comme un parfum la force & le sourire.

Des torses, des débris mutilés & gisant,
Des tombeaux abrités sous le cloître pisan
Ont à ses yeux épris révélé l'art antique.

L'âme de Praxitèle & des maîtres lointains,
Pénétrant désormais l'artiste au cœur mystique,
Guide vers la Beauté les ciseaux florentins.

Quattrocento.

Florence de Laurent, Florence de Marsile,
Qui goûtais le savoir comme une volupté,
Tes villas répétaient les échos du Pœcile,
Peuple chrétien ému de l'antique beauté.

De grands vieillards, pareils à des rois qu'on exile,
Avaient porté la Grèce aux murs de la cité;
Athènes, qui par eux parlait en cet asile,
Instruisait & charmait une autre humanité.

La Raison & la Foi s'unissaient, heure unique!
L'Église n'avait point déchiré sa tunique
Et recevait Platon comme un saint inconnu...

Un moine d'Allemagne, applaudi par des reîtres,
A maudit l'Italie & dénoncé ses prêtres;
Le monde est-il meilleur depuis qu'il est venu?

Madones de Botticelli.

La Madone que peint Sandro Botticelli
Médite l'avenir sous l'or de l'auréole,
Et répand, dans le groupe où son rêve l'isole,
Le défaillant parfum qu'exhale un lys pâli.

Car l'Enfant souffrira, l'Enfant doux & joli
Que les anges penchés bercent de leur parole,
Et le peintre croyant, qu'aima Savonarole,
Sur le front de la Mère en a marqué le pli.

Il l'a faite semblable aux filles de la terre;
Mais son regard révèle un plus profond mystère,
L'amour qui la tourmente est autre que le leur;

Puisqu'elle doit porter, élue entre les femmes,
Le poids de tous leurs deuils & de toutes leurs âmes
Et la douleur du Monde unie à sa douleur.

Botticelli & Savonarole.

L'Olympe printanier né de ses doux pinceaux,
Les nymphes de Diane & l'Anadyomène,
Il les sacrifia dans la sainte Semaine,
Et le bûcher public en mêla les morceaux.

Le Prophète prêchant l'esprit des temps nouveaux
Troublait ce cœur d'artiste & de catéchumène,
L'exaltait de folie austère & surhumaine
Et le purifiait par des songes plus beaux.

Tu fus heureux, Sandro! Dieu t'accorda la grâce
De rencontrer un Saint & de suivre sa trace;
Par lui tu t'enivras des pleurs du repentir,

Et tu restas fidèle à la grande parole,
Alors que ta Florence oublieuse & frivole
Laißait jeter au vent les cendres du Martyr.

Sur un Buste Florentin.

Elle avait la beauté, le don rare & divin,
L'enfant mystérieuse, épouse ou fiancée,
Dont l'amoureuse image en ce buste est fixée;
Mais nul ne sait d'abord d'où sa grâce lui vint.

Les traits & le regard, interrogés en vain,
De leur charme indécis enivrent la pensée,
Tant le sculpteur, qu'émut la ligne caressée,
Au philtre du désir a mêlé d'autre vin.

L'éphémère beauté que le marbre éternise
Souvent livre au passant la forme trop précise;
Par l'énigme d'une âme on nous exalte mieux,

Et l'artiste est plus grand dans l'œuvre qu'il achève,
Si, pour les déchiffrer, il offre à notre rêve
La bouche plus secrète & plus secrets les yeux.

Une Estampe de Mantegna.

La Mise au Tombeau.

Les disciples du Dieu l'ont placé sur sa couche;
Dans la tombe avec lui leur rêve est descendu...
— Et par le fier métal si rudement mordu
Le graveur a fixé leur détresse farouche.

Nul désir maintenant, nul espoir ne les touche,
Désabusés déjà du miracle attendu;
Un d'entre eux s'est dressé dans un geste éperdu,
Et nos siècles d'angoisse ont crié par sa bouche.

— Et nous aussi, Jésus, tu nous a délaissés!
Nous baisons tes pieds nus que les clous ont percés,
Mais nous n'entendons plus ta parole vivante.

Verbe qui fécondais l'éternelle Vertu,
Ton silence à présent nous glace d'épouvante :
O Christ, au jour prédit ressusciteras-tu?

Carpaccio.

Ainsi qu'un artisan naïf cisèle ou forge
Pour les autels votifs la croix ou l'ostensoir,
Le Carpaccio peignait de l'aube jusqu'au soir
Saint Étienne martyr, sainte Ursule ou saint George.

Mais ces vierges en pleurs, des flèches dans la gorge,
Ces saints, que le bon maître honorait par devoir,
S'effacent de nos yeux pour ne nous laisser voir
Que le décor vivant dont le tableau regorge.

Ce ne sont que palais, campaniles, canaux,
Marchands enturbannés & marins d'arsenaux,
Galères d'or portant le Lion dans leurs voiles;

Et les gestes sont fiers & les fronts sérieux,
Car le peintre fidèle a fixé sur ses toiles
La Venise du siècle austère & glorieux.

Divae Lucretiae Borgiae.

Oh! n'avoir pas vécu chez Madame Lucrèce
Dans la docte Ferrare au seuil hospitalier!
Oh! n'avoir pas servi, triomphant chevalier,
Ces yeux, trônes d'orgueil & miroirs de caresse!

Elle fut la clémente & bénigne Maîtresse,
Qui sut goûter le prix du sonnet familier;
Elle eut les bons rimeurs en souci singulier
Et leur laissa baiser les crins d'or de sa tresse.

L'autel de marbre est frêle & le temps le disjoint;
Mais pour vivre à jamais, Duchesse, ne crains point
Que les ans ni l'oubli de ton espoir te frustrent;

Car on t'adore encor par delà le tombeau,
Borgia très divine & très chaste, qu'illustrent
Les chansons d'Arioste & les vers de Bembo.

Le Monument de Gaston de Foix.

Prince de France, épris de gloire & de vertu,
Qui tombas en vainqueur aux marais de Ravenne,
Le juvénile sang qui coula de ta veine
Dans un cœur de héros avait toujours battu.

Tes vieux soldats pleuraient, & l'ennemi s'est tu
Lorsqu'il a vu passer parmi la triste plaine,
(Tel sous les murs Troyens le jeune chef Hellène),
Ton cadavre d'enfant sanglant & dévêtu.

D'autres honneurs encore attendaient ta mémoire :
Ton corps reste jonché des palmes de victoire,
Depuis que l'Italie a sculpté son tombeau;

Elle t'a consacré la fleur de son génie,
Et ton destin fut tel (en est-il de plus beau?)
Que ta gloire à jamais à la sienne est unie.

Un Billet d'Isabelle d'Este
Marquise de Mantoue.

— Je veux, bon Pérugin, que votre pinceau peigne
La dame Chasteté combattant contre Amour;
Le combat sera rude, & vous mettrez autour
Les Nymphes & maint trait bleſſant leur chair qui saigne.

Ce tableau fera face à ceux du grand Mantègne,
Qui dans mon cabinet me charment chaque jour...
— Ainsi la plume ordonne & flatte tour à tour,
La Marquise exerçant les droits de son doux règne.

Maioliques d'Urbin, bronzes vieux & récents
Décorent, digne cadre à ses charmes décents,
Le réduit où se plaît la Dame de Mantoue.

Les livres sont nombreux, & sur le rayon plein
Elle prend & relit, toute fraîche au vélin,
Une préface en grec où Manuce la loue.

Marguerite d'Angoulême

Reine de Navarre.

Au seuil du siècle encor rude & barbare
Où l'Art nouveau nous révélait son prix,
Plus d'un bon maître, oublieux de Paris,
Allait servir la Reine de Navarre.

Dolet venait portant un livre rare,
Marot ses vers, Despériers ses devis;
L'humble Nérac brillait aux yeux surpris
Du noble éclat d'Urbin ou de Ferrare.

Rendons hommage à ce royal esprit
Qui travailla de parole & d'écrit
Pour le renom des princesses de France;

C'est son honneur si la Muse a souri
Sur notre sol, & si la Renaissance
Mieux que chez nous nulle part n'a fleuri.

La Légende du Connétable.

L'écu pontifical sert de nid aux lézards
Sur la porte oubliée & que la mousse gagne,
Là même où le boulet termina la campagne
Du Bourbon violant la ville des Césars.

Les reliques des Saints, les richesses des Arts
Étaient la proie offerte aux païens d'Allemagne,
Car la traîtrise ayant la haine pour compagne
Menait ce fils de France en de louches hasards.

Il allait préparant au monde des surprises,
Et sous le front têtu de ce brûleur d'églises
Mûrissait hardiment un projet sans égal :

N'ayant loi de chrétien, ni foi de gentilhomme,
Tout l'orgueil de son rêve était d'entrer dans Rome
La torche d'Alaric à son poing féodal.

La Messe du Pape Marcel.

Palestrina.

Foi mâle, ardeurs de vierge & grâces enfantines,
Le Maître a mis tout l'homme en l'office romain
Chanté sur le cercueil d'un Pape très humain,
Honneur du siècle docte & des lettres latines.

Ce jour-là, sous les yeux des Sibylles Sixtines,
La Mort & la Beauté se sont donné la main,
En traçant vers le ciel le mystique chemin
Du chant grave allégé par les voix argentines.

Le renom de celui qui fut en son vivant
Pasteur universel, orateur & savant,
Le prompt oubli déjà l'emportait sur ses ailes;

Seul, un musicien l'a su faire immortel,
Et son art idéal, tissé de notes frêles,
Glorifie à jamais le Pontife Marcel.

La Coupole.

Par un effort dernier, sentant la mort venir,
Michel-Ange s'est fait porter au Janicule
Pour voir encore, aux feux derniers du crépuscule,
Le temple inachevé qu'ouvrira l'avenir.

Bientôt, sur les piliers qui le vont soutenir,
Colosse mis debout par un nouvel Hercule,
Le dôme montera que son rêve calcule
Et que ses yeux mortels ne verront pas finir.

L'œuvre si fortement conçue aux ans débiles
Dépasse en majesté Moïse, les Sibylles,
Tout le marbre vivant que modela sa main;

Et l'espoir glorieux l'exalte & le console,
Lorsqu'il marque du doigt sur l'horizon romain
La place où doit régner l'éternelle Coupole.

Marguerite de France
Ducheſſe de Savoie.

Les poètes énamourés
Ont dit la grâce & les mérites
De la perle des Marguerites
Éclose dans les royaux prés.

Tous servaient ses autels sacrés;
Du Bellay célébrant ses rites
S'écriait : — Venez, ô Charites,
À l'ombre des grands Lys dorés! —

Leurs meilleurs vers étant pleins d'elle,
La princeſſe tendre & fidèle
Les aima comme des amis;

Et si son nom garde une hiſtoire,
C'eſt que le bon Ronsard a mis
Un peu d'amour sur sa mémoire.

A Joachim du Bellay.

Le dégoût douloureux des jours que tu menais
Dans la Rome papale en éternelle fête
Te révéla le charme & la douceur secrète
De ton Liré natal, des bois & des genêts.

L'amour qui te reprit du sol d'où tu venais
Jaillit en flot plaintif de ta plume inquiète;
Et pour te célébrer comme il sied, ô Poète,
J'emprunte le modèle à tes divins sonnets.

De tant d'illustres lieux où coulaient tes journées
Nul ne valait celui de tes jeunes années,
Fût-ce le Capitole ou le mont Palatin.

Mais tout autre est l'ennui de mon âme fidèle;
Rome, dont tu souffrais, je ne regrette qu'elle :
Ma jeunesse est là-bas, près du Tibre latin.

Le Siège de Sienne.

Le Roi Henri Second, ayant ouï souffrance
Et grand péril des gens de Sienne, ses amis,
Leur mande le seigneur Monluc & l'a commis
Pour les sauver du joug d'Espagne & de Florence.

Il arrive, croyant porter la délivrance...
Mais déjà pour la mort les cœurs sont affermis :
— Ne tressez point de fleurs, l'espoir n'est plus permis,
Femmes qui souriez au gonfanon de France!

Sous vos yeux, Monseigneur, un peuple va périr :
Jamais à votre Roi vous n'aurez vu s'offrir
De bras plus généreux ni de sang plus stoïque. —

Ainsi, libre Cité, tu t'obstines encor
À rehausser l'orgueil de ta chute héroïque
Et ta Louve agonise au milieu des Lys d'or.

Les Commentaires de Monluc.

Vieilli, lassé, l'épée étant lourde à ses mains,
Monsieur le Maréchal repasse en ses veillées
Les combats, les assauts, tant de villes pillées
Et tant de huguenots branchés sur les chemins.

Livré dès sa jeunesse à de sanglants destins,
Lorsqu'il rêve, penché sur ses dagues rouillées,
Les images de meurtre & de mort réveillées
Se lèvent près de lui des jours les plus lointains.

Que de fois, au milieu de ses bandes hardies,
Il fêta la victoire au feu des incendies!
Certes, sans défaillir il a servi ses rois;

Et, sachant que la plume est gardienne des gloires,
Comme un ordre de guerre & de la même voix,
Il dicte à son valet ses tragiques Mémoires.

À Pierre de Ronsard.

Toi qui disais que l'Art n'est pas fait pour la foule,
O Pierre de Ronsard, chef aux doctes leçons,
Qui tentas le premier d'ennoblir nos chansons
Par l'antique beauté dont tu cherchais le moule,

De la forme imparfaite où ton rêve se coule
Est sorti le métal que nous assouplissons;
Car tu sais les secrets enchantements des sons
Et comment le grand vers se rythme & se déroule.

Quand tu risquais ta Muse aux sentiers inconnus,
La belle courageuse a meurtri ses pieds nus
Dans la forêt d'épine & de ronces couverte;

À présent les halliers sont tombés sous ta main,
Et nous chantons, au cœur de la futaie ouverte,
Le rude bûcheron qui tailla le chemin.

Sonnet pour Hélène.

Lorsque Ronsard vieilli vit pâlir son flambeau
Et connut le néant des gloires paßagères,
Il voulut échapper aux amours mensongères
Et d'une chaste fleur couronner son tombeau.

Faisant don de sa Muse & de son cœur nouveau
A la jeune vertu d'Hélène de Surgères,
Il confia ce nom à des rimes légères
Et son dernier amour ne fut pas le moins beau.

Ils se plaisaient ensemble à fuir les Tuileries
Et devisaient d'Amour sur les routes fleuries,
D'Amour, par qui les noms sont gardés de périr.

Le poète songeait, triste qu'elle fût belle
Alors qu'il était vieux & qu'il allait mourir;
Mais elle, souriait, se sachant immortelle.

Le Chapitre de l'Amitié.

Le fraternel lien que dénoua la Parque
Ayant uni leur vie en son plus bel avril,
Montaigne veut louer d'un éloge viril
Le cher nom qui mérite une immortelle marque.

Les vertus de l'Ami, son chapitre les marque :
Il dit sa grâce fière & son esprit subtil,
Et comme il eût montré, dans un jour de péril,
L'héroïque deßein d'un Romain de Plutarque.

Le survivant longtemps médite, depuis lors,
Sans pouvoir démêler par quels muets accords
Ont pu si tendrement leurs deux âmes se fondre.

Il vieillit ; le secret de sa jeuneße a fui,
Mais sa page s'achève & son cœur va répondre :
— Parce que c'estoit moy, parce que c'estoit luy. —

Montaigne à Rome.

Le voyageur de France a vu de toutes parts
Surgir en son chemin les ruines antiques,
Quand s'arrête le trot de ses mules rustiques
Sous la Porte du Peuple & les sacrés remparts.

Aux cris des voiturins, au grincement des chars,
Des gardes nonchalants postés sous les portiques,
Afin de confisquer les écrits hérétiques,
Fouillent suivant l'usage en ses coffres épars.

L'étranger dit alors le dessein qui l'amène :
— Il vient, très humble fils de l'Église Romaine,
Soumettre à la censure un ouvrage français. —

Et le bon douanier, ne sachant que résoudre,
Comme fait un enfant qui joue avec la poudre,
Soupèse dans ses mains le livre des Essais.

Les Phéniciens.

Avec la pourpre, avec le bois aromatique,
Avec l'or des cités qui les voyaient partir,
Les marchands de Sidon & les marins de Tyr
Emportaient sur leurs nefs le culte sémitique.

S'ils colonisaient Cypre ou s'ils fondaient Utique.
À peine débarqués ils songeaient à bâtir
Le temple, où désormais l'hymne allait retentir
Devant la pierre grise & le cône mystique.

Le symbole grossier, sous des noms différents,
Représentait partout l'éternelle Nature
Qu'honoraient les premiers ces prophètes errants.

Et le monde adora cette puissance obscure;
Mais seule Hellas, habile à des mythes savants,
Dans une idole inerte a pris ses dieux vivants.

Souvenir de Délos.

Le jour où je suivais, en montant vers le Cynthe,
Votre ardente démarche & vos cheveux d'or clair,
Vous me disiez : — Avec ses temples sur la mer,
La terre d'Apollon entre toutes est sainte;

L'île même est un temple, & la mer son enceinte... —
Et vous jetiez au vent, du geste qui m'est cher,
Des voiles qui semblaient parer la jeune chair
De la Prêtresse au chef couronné d'hyacinthe.

Vous alliez découvrant les marbres sous les fleurs,
Et la fleur d'anémone aux vibrantes couleurs
S'étalait pour vous seule en ses secrets asiles.

Désert que jamais plus nos pieds ne fouleront,
Je sens parfois encor me caresser le front
Ton souffle parfumé qui court parmi les îles...

Souvenir de Taormine.

Quand la mer de Sicile a vu tomber la nuit
Sur la côte rocheuse où s'endort Taormine,
Le silence envahit le théâtre en ruine
Et l'ombre emplit l'arcade où l'horizon s'enfuit.

Mais voici que, ce soir, dans l'orchestre détruit,
Sur des airs sarrasins pleure la mandoline,
Naples jette à l'écho sa romance câline...
Puis par des voix du Nord le concert se poursuit :

En sons inattendus sur ce rivage antique
Montent les chants marins de la grave Baltique,
Tristes comme ses flots, purs comme ses glaçons.

Là-haut, vêtu de blanc, le front dans les espaces,
Le Mont qui vit passer le cortège des races,
L'Etna semble écouter ces nouvelles chansons.

Souvenir de Tolède.

Puisque tes doigts légers d'où s'échappent les bagues
Sont pâles de ce sang antique dont tu viens,
Et puisque tu revois, lorsque tu te souviens,
Le pont d'Alcantara rongé de lourdes vagues;

Conduis, ô brune enfant, mes pas errants & vagues;
Mène-les quelque jour, mêlés avec les tiens,
Dans ta ville serrée en ses remparts païens,
La ville des baisers, des poisons & des dagues.

Si tu me dis où ceux de ta race ont passé,
J'aimerai davantage & d'un cœur moins lassé
La cité mi-chrétienne & mi-mahométane;

Et, lorsque nous suivrons les chemins des aïeux,
Mon âme nulle part ne pénétrera mieux
Le ténébreux orgueil de tes yeux de gitane.

La Gloire du Vers.

Il dort parmi les mots, en sa force ignorée,
Le Rythme où la Pensée au Verbe doit s'unir;
Le Poète survient, l'éveille, & l'avenir
Écoute pour jamais sa musique sacrée.

L'harmonie ou le sens lui donne la durée
Et d'un prestige égal l'impose au souvenir,
Car la double beauté qu'un vers peut contenir
Naît de la voix qui chante & de l'esprit qui crée.

Gloire au vers attendri que l'Amour a rêvé,
Que le cœur sans effort en soi-même a trouvé
Et dont s'émeut le sein des vierges sous leurs voiles!

Gloire au vers triomphal, plein de sons éclatants,
Que les jeunes héros, les soirs de leurs vingt ans,
Aux échos de la nuit jettent vers les étoiles!

Fragonard.

Puisque nul n'ouvre plus le parc aux grilles closes
Où chantaient dans le soir les flûtes de Watteau;
Puisque le bon Chardin vieillit & va bientôt
Fermer ses yeux épris de la beauté des choses;

Puisqu'à Cythère, afin d'y prodiguer ses poses,
Vénus la blonde a pris Boucher dans son bateau;
Puisque Nattier n'est plus, & qu'au divin coteau
Sa Flore ou son Hébé ne tressent plus des roses...

Avec tes clairs pinceaux trempés dans le soleil,
Tu restes le dernier, cher Frago! sans pareil
Pour coiffer un minois & trousser une guimpe;

Et le siècle revit en toi, qui sais encor
Entremêler sa grâce aux grâces de l'Olympe
Et promener l'Amour sous les feuillages d'or.

A la Noblesse du Dix Août.

Derniers soutiens du Roi, troupe faible & fidèle,
Vous vîntes pour mourir de tous les horizons
Et votre Reine vit, lasse de trahisons,
Vos cœurs désespérés s'assembler autour d'elle.

Le vieux Palais armé comme une citadelle
Pour sa défense unit l'honneur de vos maisons,
Vieillards qui n'aviez plus à vous que vos blasons,
Jeunes gens qui rêviez que la mort fût plus belle!

Je songe cependant que tout ce sang versé
Sera la vaine offrande aux autels du Passé;
Plus d'un que la vaillance héréditaire entraîne

A détaché sa foi des siècles révolus,
Et sert la Royauté vivante dans la Reine,
Et s'immole pour elle, & déjà n'y croit plus.

L'Echafaud de la Reine.

Sur le chemin funèbre, ô Reine! où ton pied glisse,
Nulle fange du moins ne l'a plus effleuré.
Hélas! bien que tes yeux aient déjà tant pleuré,
Il faut encor que l'œuvre horrible s'accomplisse :

Il faut que la victime épuise le calice
Que les crimes d'autrui pour elle ont préparé.
Quel mal lointain s'expie en ton cœur déchiré!
Quelles mains ont dressé les bois de ton supplice!

Mais ton âme héroïque & royale a grandi
Sous l'insulte jetée & le glaive brandi;
L'échafaud d'un prestige immortel t'a parée;

Le bourreau qui te frappe a proclamé tes droits,
Et nous te saluons, tête pâle & sacrée,
O fleur sanglante éclose au vieux jardin des Rois!

Aßise.

Sur les chemins d'Ombrie accouraient, les pieds nus,
Les pauvres qui chantaient en montant vers Aßise :
— Frères, un nouveau Christ a paru dans l'Église,
Souffrant & dénué comme l'était Jésus.

Infirmes & pécheurs, ne désespérons plus:
Une espérance neuve à nos pleurs est promise... —
Et le bon Saint faisait, dans la foule soumise,
Prier les endurcis & marcher les perclus.

— Si tu veux, Pèlerin d'amour & de justice,
Que l'œuvre de miracle en ton cœur s'accompliße,
Prends le bâton & viens, chargé de ton souci;

Comme ceux d'autrefois gravis l'humble colline :
Dans les jours anxieux où la pitié décline,
La parole de paix habite encore ici.

Vana Gloria.

Seras-tu de ceux-là que la Patrie honore
Du laurier d'or posé sur les fronts blanchiſſants?
Ton nom s'unira-t-il aux noms retentiſſants
Que jette aux quatre vents la trompette sonore?

Pour confirmer ta force & t'exalter encore,
Aimeras-tu braver la haine des puiſſants,
Et verras-tu monter à toi, comme un encens,
L'hommage printanier des âmes près d'éclore?

Quand les Dieux bienveillants t'auront fait ce deſtin,
N'enclos point ton génie en un rêve hautain;
La Gloire, dont la voix t'enivre & te careſſe,

Vainement te proclame heureux & triomphant,
Si la bonté n'a pas, en un jour de tendreſſe,
Gravé ton souvenir dans le cœur d'un enfant.

Table.

Les Sonnets des pages 5, 7, 14, 22, 28, 34, 36, 39 & 40
ont paru avec un texte différent
dans les POÈMES DE FRANCE & D'ITALIE.

CE RECVEIL
A ÉTÉ IMPRIMÉ À XCV EXEMPLAIRES
PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE
AVEC LES CARACTÈRES
GRAVÉS PAR CLAVDE
GARAMOND.

